

LE LIVRE DES SILENCES

DU MÊME AUTEUR

Parterre Verbal, Traces

Quatre éléments pour un poème, Polder-Décharge

A la fin du cri, Encres Vives

Lieux-dits, Les Mains Vivantes

L'établi des mots, Traces

Les fruits de l'alphabet, Encres Vives

Mots d'atelier, Le Dé Bleu

Cercles alphabétiques, Polder-Décharge

Mouvements, Encres Vives

Les mots du manœuvre, L'Épi de Seigle

Fermentations poétiques, Editinter

Les mots du jardinier, Éditions du Nenon

Apesanteur fiscale, Editinter

Naturellement, la vie, L'Épi de Seigle

Le cou de la girafe, Éditions de l'Amourier

Les mots de la maison, Gros Textes

JEAN-MICHEL BONGIRAUD

LE LIVRE
DES SILENCES

EDITINTER

© Editinter, 2001
ISBN 2-914227-21-3

*

Entre! Viens t'asseoir.
Tu t'appelles Bongiraud.
Ton profil est serein.
Tes mains sont sévères.
La parole les soutient.
Au fond de la pièce, tu vois :
une table, une assiette en émail.
L'ébauche de ton travail.

Tu souffres sans douleur.
Quelque chose d'intangible.
Tu es sans masque.
De ton être tu es l'interprète.
A polir la pierre tes pieds s'usent.
En silence tu bois. Manges.

Es-tu dehors ou dedans?
Ta pensée monte en colimaçon.
Tu n'entends rien au travers des lattes.
Tout vient de toi.

Tu demeures pétrifié,
dans l'entrebâillement de la porte.
Est-ce la jalousie,
l'ombre du buffet sur le sol
que tu crains ?

Tous nous aspirons à parler.
Notre tête est un bloc.
Nous ne cessons de le contourner.
Par où entrer ?

Les vivants sont affamés.
Les boutiques
demeurent fermées.
Sur la place
le peuple est absent.

Il s'assoira
devant la commode.
Du tiroir il soustraira la réalité.
Tu ne verras pas l'astuce.
Le subterfuge qu'il aura employé.

Ce n'est pas l'ulcère
en toi qui t'émeut.
Tu te trouves à un carrefour.
Sur un fil.

Le poète est un funambule.
C'est son vertige
qui vient te happer.

L'eau
et ton visage.
La baignoire est faite pour cela.

Si tu glisses.
C'est par maladresse.
La joie d'écrire
n'a rien de rationnel.

Tu gravis ce coteau
encore une fois.
Tes pas vont à contresens.
Tu ne sais pas
ce qui est inquiétant : se laver ou écrire.

Chez toi
la pénombre est envahissante.
L'emplacement de ta maison
serait-il faux ?

Tu es boulimique.
Le mot est un vigile
radieux dans son uniforme.
Il transpire à peine.

Ton réfrigérateur contient-il
l'essentiel ?
Sa lampe d'intérieur
est-elle celle que tu cherches ?
La porte que tu refermes
efface la lumière
sous les pieds de celui que tu croises.

On voit le lac
du coin retranché de ta terrasse,
une parcelle délivrée de ses fers.
Un passant s'y repose
dont tu entends le souffle.

Tout est blême
entre tes mains malgré la semence,
la vergue que tu hisses
au centre de ton cœur.

La colère est une glace
qui déforme tes traits.
Ton impuissance au bout de ce chemin
résonne de son cuivre teigneux.

Tu essuies sur ton visage
les dernières gouttes de sueur.
Sur ton épaule
repose la serviette.
Le blanc de tes yeux
oublie la nuit qui dure.

Tu rassembles autour de ta maison
les premières graines du jardin.
Ta main ploie
pour cet effort. A peine ta peau
dissimule-t-elle la fébrilité de ta pensée.

Tu n'as pas le privilège du voyant.
C'est un corps que tu laboures.
L'oiseau a du courage.
Le chasseur dans le bois
observe son vol chaotique.

La penderie demeure
bancale.
Quelques planches
maladroitement installées.
Ton désir et le reste
s'effondrent à même ton présent.

Par l'anxiété
l'imagination se perd.
Aucun tiers pour ouvrir la serrure.
Les charognes
savent attendre du corps
la dernière faiblesse.

Ta vertèbre tombera
arrachée au muscle ultime.
Car du fond de la nuit,
la formation des pas
est aléatoire.

Tu fais plusieurs sauts
en arrière
et vois ce qui reste
accroché au cintre.

La mémoire éclabousse
tes pieds.
Tu assèches ton esprit
à confondre la lueur des faisceaux
aux cris de ton corps.

Tu provoques des reflets
comme pour éclaircir
certaines cases du jeu de l'oie.
La rumeur t'inquiète
et te raidit.
Les étoiles n'enseignent pas
l'histoire de tes mains.

Tu sais de la mort
le froid qui circule en toi.
Cette eau dans le tuyau
de l'évier.

Tu ne peux prétendre
à l'immortalité.

Il faut de ta chair
excuser la faiblesse.

As-tu de l'aménité
pour les poètes ?
Ce qu'ils écrivent
te délivre et te trouble.
Leur miroir ne te donne pas
la beauté.

Leur voix est l'écorce
pleine du monde.
La souffrance et le désastre.
Autant de soleils
attachés à leurs pas.

Tu les suis du regard.
Veux-tu parler
de tes rencontres ?
Leur source est sous tes pieds.
L'écoute est un silence
qu'ils t'offrent.

*

Tu creuses avec une pelle
accrochée à ton corps.
La sueur et les mots
tiennent bon le manche.
L'hiver est rugueux.
Les siècles sentent le soufre.
La mort évase les bords.
Chaque pelletée accroît
ta béance.
Tes pleurs et gémissements
ne remplissent rien.

Tu poses le vase
sur une feuille.
Les plantes ont besoin d'air.
L'atmosphère ne leur convient pas.
Ton cigare éclaire leurs pétales.
Dans leur eau
tu plonges.
T'agites dans le fond
et troubles leur confort.
Elles n'ont pas besoin de toi.
Ta compassion leur est inutile.

Le bol contient
des saveurs :
celles du pain, du lait,
de l'enfance ou du bois de la chaise.
Au fond de toi
que reste-t-il à boire ?

Tu es orphelin
d'un bras de chemise.
Un bouton manque
à ta vie.
Tes rêves ont besoin
d'habits.
L'esprit ne sort jamais nu.
Par le chas de l'aiguille
tu ne vois rien :
ni clarté ni obscurité.
Le fil suspendu
au bout de tes doigts
n'indique pas le sens de la couture.

Le creux où tout repose
est vide.

Ne jette rien à la poubelle.
Ni papiers, mots, souvenirs ou futur.
La pièce est vide et l'ampoule grillée.
Il manque de l'encre dans le stylo.
Au loin tu entends des détonations.
Quelqu'un brise la course du chevreuil.
Ton pied glisse de la barre.
Tu tombes en avant. Sans cri, sans larmes.
La page aurait pu rester blanche.

La terre est trop ronde.
Les hommes ont lissé leur cœur.
Depuis des kilomètres tu cours devant eux.
Ils t'oublient, te repoussent.
Tu n'as jamais lavé tes pieds.
L'eau du baquet est propre.
A l'arrivée jette ce bouillon.
Tu n'as pas besoin
de nettoyer tes lèvres.

Vide ton corps
dans une bassine.
Tu n'en vois pas le fond.
Qui inutilement grandit ?

De beaux simulacres
autour de toi :
des outils, des ordinateurs,
des bavardages et la compilation
de l'humanité.
T'as mis de côté les livres,
par pudeur.
La pluie demeure tendre
à ton esprit.
Dans la flaque, rien ne se mire.
La vie ne remplit pas
un dé à coudre.

Le temps n'est pas à la plainte.
Les mouchoirs sont dans la poche.
Sur tes mains
aucun baume ne tient.
La beauté est absente
des bustes qui t'entourent.
Que dit le sang
au fond de ton corps ?
Dans ton ventre tout est obsolète.

La vie est une tranchée
dont tu as perdu la trace.

Tu as oublié ton scaphandre.
Pelle, gants et ton livre
pour traverser les douves.
Tu n'attaqueras pas la forteresse.
Elle est détruite.

Le cœur est un tricheur :
il fraye avec le cerveau.
L'aide à calculer ses gains.
A débattre du temps qu'il fera.
Il absout l'orgueil
et boit des liqueurs.
La mémoire trouve porte close.
La raison lui offre des fleurs.
Pousse-le dans la faille !

Tu te frottes, t'éponges.
Ta peau est incrustée de fossiles.
Entre le miroir et ton visage
la lampe oscille.
L'obscurité te fait peur.
L'eau du broc est claire.
Lave et astique.
Vide le contenu sur ta tête.
Tes yeux clignent. Ta bouche bégaie.
Des paroles que tu prononces
quelles éclaboussures demeureront ?

Tes habitudes
ou tes tourments,
les images autour de toi,
rien ne peut les briser.
Tu portes
un pot rempli de senteurs.
Les parfums t'enivrent.
La mort a le plus léger.
Entre le pas
qui te rapproche d'elle,
le bruit que fera ta chute,
l'odeur est insignifiante.

La plaine est pure.
Des pieds la pourchassent.
Des mains la convoitent.
Tu ne peux la porter.
Ni la protéger.
Elle vit sans toi.
Tu accompagnes l'homme.

L'amour est dans l'intervalle.
Prisonnier des lois et des tables.
On lui serre la tête.
Tiens-le entre tes bras.
Ta main est armée.
Le cœur ne prend pas part
aux révolutions.
Tout roule sur le bas-côté.
Du fossé que retireras-tu ?

L'ornière est ta patrie.
La boue est ton luxe.
Ton empreinte est inutile.

C'est une brute, ton voisin.
Renverse la carafe sur sa tête.
La vengeance, la haine.
Dans le désordre tu comptes
tes sentiments.
L'existence n'a pas de préférence.
Les chiffres ne l'inspirent pas.
L'eau n'est pas miraculeuse.

Devant les boutiques
les visages sont démodés.
La lumière trahit les couleurs.
Des chiens reniflent ta trace.
Dans une alvéole
l'homme et ton dégoût se cachent.
L'odeur court sur les trottoirs.
Dans la tiédeur des courants d'air
tu bouches les espaces.
Le bonheur est une fissure.

Tu es sous vide.
Ton écho est un abîme
sans parole.

Nettoie la maison,
la terrasse et les combles.
Bouscule tes habitudes.
Le soleil en haut de l'arbre.
Un peu de peinture. De plâtre.
Un sourire aux passants.
Dans la jatte plante une pancarte.
Les fleurs sont belles.
Les gens suivent la flèche
pour arriver jusqu'à toi.
Leur sincérité n'est pas obligatoire.

Le linge est sale.
Tu portes les mêmes vêtements
depuis une heure.
Le cuvier est étroit.
Il n'a jamais servi.
Ta tête n'y entre pas.
Ni ton pantalon.
La propreté n'est pas naturelle.
Elle abîme l'odeur.

Ce matin la soupe est bonne.
Trois poireaux, quatre patates.
Une livre de carottes.
Du sel, de la bonne humeur.
Ton pied n'a pas glissé sur le carreau.
Il n'est pas fébrile.
Remplis ton assiette.
Au fond il reste du désespoir.
Nettoie les rebords
avec le pain.
Le ventre aspire à la clarté.
Rien ne convient au cerveau.

De ton être coulent le mal,
tes craintes et ton odeur.
Ton pied est emporté.
Dans la rigole tu suis sa trace.
Les urines, les lessives
poussent derrière.
La vie s'ouvre sur un marécage.
La raison est impuissante
à aspirer la boue.

Il s'ouvre et se ferme.
Dans le tiroir
ne cherche pas.
Tu es amovible.

Rien dans la vie.
Rien dans le verre.
Ta soif demeure.

Tes bras se glissent
par l'ouverture.
Tu aperçois une borne.
Un cadran solaire.
Il est possible de marcher
sans boussole.
Tourne sur toi-même.
Le cercle est large.
Le tabouret s'affaisse
sous toi.
Le corps est plus lourd
que l'espoir.

Ta gorge est irritée.
L'air est chargé
de scories.
Au fond de ton antre
un rai de lumière.
Sors ton pied de l'eau.
Le gauche est illuminé.
Ton être combat deux univers.
Tu t'échappes de l'un
pour t'enfermer dans l'autre.
Les cloisons sont étanches.

Tu manges à ta faim
sans pudeur, sans honte.
La panière est pleine
du midi au soir.
Tu lances quelques miettes
aux mendiants.
L'hiver est rigoureux.
Le chat préfère le pâté de viande.
Tu n'aimes pas la détresse,
la famine et ses plaintes.
Le pain rassit vite.
Il devient indigeste à peine coupé.

Tu aimes à surprendre
caché dans l'obscurité
de ta caverne.
Personne n'y vient.
Tu es seul
à démasquer les ombres.
Le soleil est inaccessible.

Descends dans la cuve.
Mesure sa hauteur.
Le temps est lourd.
Les discours nombreux.
Chacun parle à sa façon.
Au fond du trou
tu ne vois rien.
Les chiffres sont effacés.
Ta tension te préoccupe.
Tu respires mal.
L'oxygène ne suffit pas
à la vie.

Au fond du puits
ton esprit cherche sa lampe.

Les gens se mordent entre eux.
Une stalagmite pousse dans leur cervelle.
Pour aller au fond de la grotte
ne prends rien sur toi.
Ni peigne, ni brosse, ni filet.
Le vent n'y entre pas.
Il ne fait pas tourner les langues.
Ici le silence s'impose.
Il est le seul à parler.

*

Série 1

1. Lucidité et clairvoyance ne suffisent pas pour parler de soi-même. L'approximation est la seule approche possible. La poésie, en ce sens, m'y autorise.

2. Face avec moi-même, dans le seul miroir que je connaisse où le poème m'interpelle, je ne puis me dire poète. Il me faut le regard de l'autre, car si les mots, que j'écris, portent mon nom, je sais que sans le souffle de l'autre, je ne serais rien.

3. Le poème que j'écris n'attend rien de moi, c'est moi qui attends tout de lui.

4. Avant de poser ma main sur la feuille, le poème a déjà pris place. Je suis à la fois l'élan et la barre d'arrêt.

5. Je ne cherche pas la beauté, je n'ai encore jamais relevé ses traces.

6. La volonté d'écrire ne trouve en moi aucune justification. Ni cause perdue, ni vœu d'immortalité. Sans doute la mort en dit plus qu'elle ne le veut bien et c'est elle qui détient la vérité.

7. Je voudrais mourir d'une crise de poésie.

8. Je ne pourrais écrire tous les soirs. Être dans cette situation obligée, face à la feuille blanche, serait-ce bien raisonnable !?

9. « Les mauvais poètes lisent presque uniquement leurs confrères... », a écrit Cioran. Sans doute pour se rassurer à bon compte sur leur propre insuffisance. Et moi qui est-ce que je lis ?

10. Parfois, je crois être poème.

11. Je n'ai jamais tenté de m'imposer une règle pour écrire, comme je n'ai jamais voulu prendre la poésie pour une chose modelable à ma guise. Je lui ai toujours laissé libre son champ d'expression et de reconnaissance, et parmi ses propositions, j'ai pris celle qui était mienne.

12. Ce qui m'exalte : écouter mon corps travailler dans le silence et lui offrir la moindre de mes cellules pour la fabrication du poème.

13. Je peux croire à un tas de sottises sauf à celle d'être poète.

14. Si je ne vénère aucun poète, je me nourris de tous, fussent-ils aux antipodes de mon intuition poétique !

15. C'est dans la plus stricte intimité que je lie conversation avec le poème ; qu'il me soit donné par la bouche d'un comédien ou de son auteur, même avec la plus profonde conviction, il y aura toujours entre lui et moi l'informelle présence d'un tiers altérant le véritable dialogue auquel il me convie en tête-à-tête.

16. Je puis tout dire du poème et de la poésie. La contradiction et le reniement m'appartiennent.

17. Qu'est-ce que l'autre, cet autre « je »? Depuis que Rimbaud a parlé de cet autre, nous n'en finissons pas de nous interroger sur lui. Où est-il, que fait-il? A-t-il réellement cette valeur qu'on veut lui donner? Cet autre, c'est moi. Le « je » n'a qu'à bien se tenir! Mais il n'y a pas d'autre. Vouloir parler d'un autre en soi, c'est sacraliser le « moi ». L'autre n'existe pas, c'est simplement le revers de nous-même que nous voyons lorsque nous écrivons, lorsque le poète tente de percer, non le mystère qui n'est pas en lui, ni ailleurs, mais ce qu'il est en tant qu'individu, figure de chair et de sang, os vivant. Faire appel à l'autre, c'est ouvrir son corps traversé de pensées, de neurones, de plein et de vide, de néant. Comme on finit par découvrir le monde, on finit par se découvrir. L'autre n'existe pas en moi et jamais ne me répondra. Cette dualité, puisqu'il faut la nommer ainsi, n'est qu'un recto/verso, l'un et l'autre identifiant le fond et la forme. Le corps œuvre parce que pour une fois on s'est mis à son écoute. Ne parlons plus de l'autre, désacralisons l'être, rendons-lui cette vertu d'être unique et friable!

18. Le doute? Je ne sais pas le définir. Existe-t-il un remède au doute? Une philosophie, certes. Mais celle-ci est plus l'acceptation que le remède. Je n'oublie pas que lorsque j'écris, c'est lui qui est derrière moi. Sans lui, existerais-je et écrirais-je?

Série 2

1. La poésie est un acte.
2. La poésie exige le don de soi, en chair et en os. Toute autre conception est une absurdité.
3. Écrire un poème, ce n'est pas se regarder soi-même, mais libérer son être de l'énergie qu'il recèle.
4. D'où vient cet appétit de mots ? L'idéal n'est pas de vouloir tous les manger, mais de n'en dédaigner aucun.
5. Le poème ne donne rien à voir de la vie de celui qui l'écrit. Il désigne et nomme le poète.
6. Toutes les philosophies sont inconcevables. Seule la poésie participe à la vie.
7. Rien, plus que la poésie, n'est tourné vers l'autre.
8. L'écriture poétique est une orchestration des mots dont la mesure est à deux temps : inspiration et expiration. Absence et écoute. Silence et voix. Ce n'est que dans ce rythme que la véritable parole existe.
9. Le jazz est la poésie des notes, dit-on. La poésie ne contient-elle pas le jazz ?
10. Que de luttes en poésie ! Que de divergences, d'interrogations, où aller, où s'arrêter ? Cette

impression que tout échappe, que les quelques certitudes entrevues sont fragiles, et que tout reste à faire !

11. Le doute certifie-t-il l'identité poétique ?

12. Une poésie peut-elle s'écrire sans émotion ? Le chemin qui mène le lecteur au poème doit-il stupéfier, heurter ? Le son qu'émet le poème doit-il être l'équivalent d'un ballon qui grossit, comme un sentiment à l'intérieur du corps, sans sursaut ni brutalité, mais qui se tendrait inexorablement jusqu'à l'emplir définitivement ? La poésie a-t-elle une écriture ?

13. La poésie rend inquiet, car le chemin qu'on emprunte pour aller jusqu'à elle est escarpé et incertain.

14. S'il est vrai que l'on théorise de plus en plus sur la poésie, celle-ci ne se dévoile pas davantage. On appréhende mieux les rouages qui la font que les essences qui la nomment.

15. La poésie a-t-elle besoin du vers ? L'horloge a un balancier. Le ciel sait se confondre avec l'eau. La poésie se meut dans tous les territoires.

16. La poésie est une marge exponentielle.

17. Il est temps de retrouver la voie de l'action dont la poésie est l'axe majeur !

18. Qu'est-ce qu'une poésie ? Pas celle de l'âme, ni celle du cœur, trop étroits pour la contenir, ni celle

de l'esprit, trop rigide pour atteindre à l'exaltation, mais celle de l'être, entier, disponible, attentif, laissant aux mots la libre jouissance de son espace.

19. La poésie est une passagère clandestine à laquelle on dénie le droit de s'exprimer en toute liberté, car c'est de celle-là même dont elle parle.

20. Tout ce qui s'écrit est consigné dans le livre des silences. La poésie ne parle que pour mieux se taire. Celui qui la lit doit faire œuvre de silence.

21. Les mots ne remplissent jamais tout à fait la page mais l'espace qu'ils convoitent se situe en dehors de toute marge.

22. La poésie s'emploie à tous les temps. Elle peut faire de l'imparfait un avenir ou redonner au futur le souvenir de son angoisse. La liberté s'appelle dans l'instant. Tout acte est lié et c'est par le poème que s'ouvre l'unique chemin dont les bords se confondent.

23. Ce qui s'écrit n'est ni preuve, ni trace. Rien de ce qui se déclare sur la poésie ne peut être tenu pour véritable. C'est la seule aventure où il est permis de se tromper.

Série 3

1. L'absence dont on qualifie le poète n'est pas celle qui relève de l'égarement ou de l'extase. L'extase se produit au moment de l'achèvement du poème. L'absence est ce retour sur soi avant le poème; elle est ce silence et ce combat, cette patience et cette précipitation, cette tension et ce déploiement. Les mots sont cette absence.

2. Si derrière le poème, on ne retrouve pas la marque physique de l'individu, sa fougue, sa puissance, sa ténacité, sa faiblesse, sa vulnérabilité, bref tout son être d'os et de chair, alors tout boîte, jusqu'aux mots n'appartenant pas aux poèmes!

3. Ce n'est pas la sincérité qui attache le poète à son œuvre, mais sa lucidité.

4. Le poète n'a pas conscience du mot qu'il écrit. Sa tâche n'est pas de vouloir dire quelque chose, encore moins de dire ce quelque chose. Son ouvrage est celui du pressentiment et de l'approximation. Au plus juste seront écrits les mots, au plus loin son dire sera projeté. La précision est la règle du poète, c'est elle qui détermine l'éclat du poème.

5. Le chant de l'oiseau s'interrompt pour ouvrir le silence. Le poète ne chante ni ne parle, mais il dit le silence après l'oiseau.

6. De la poésie on fait un si triste amalgame que la voix la plus sincère et la plus pure est donnée pour coupable de futilités. Le désespoir du poète pour-

rait être celui de ne pas être entendu, mais sa force morale lui confère cette générosité de croire qu'un jour il partagera ses mots avec tous. Il devient désespéré parce qu'il croit ne pas trouver en lui les mots assez justes et forts pour atteindre l'autre. C'est là tout le désespoir du poète !

7. La lucidité devant le poème s'entend par le bien-être physique. Lorsque la douleur est là, elle ne supporte rien d'autre et du poète, elle annihilera toute tentative d'écriture. La douleur physique prend une place incommensurable en soi, alors que la douleur morale n'empêche en rien le poème. Elle est simplement cause d'égarement. La lucidité est l'entière disponibilité de l'être face au poème, et les transes qui pourraient survenir, ou l'extase, la fulgurante naissance aussitôt morte sont le fruit nommé par cette lucidité, seule ampoule éclairant le poète.

8. La voix du poète tient autant de la précision que de la pure incertitude. Elle est tendue vers l'horizon et c'est cette ligne que le poète doit faire reculer.

9. S'attacher aux pas du poète, c'est retrouver son propre équilibre et la mesure de l'autre. Ensemble, la marche mène au cœur de la réalité, celle-là même qui se nomme dans le regard de chacun d'entre nous.

10. Parler poétiquement est une intuition qui aboutit à révéler la vérité.

11. Le poète ne fait office de rien : ni de guerrier, ni de pleutre. Il doit être lui-même avec tous ses

déchirements possibles et ses extases impossibles.

12. L'artiste rêve de grandeur, de gloire, de postérité, quand son art ne rêve que de paix. Le sage ne peut être poète, le fou connaît mieux les signes de la vie, l'un et l'autre balbutient la vérité. Le poète grandit entre les deux sans que la distance allant de l'un à l'autre ne puisse être mesurée.

13. La langue du poète est celle qui est à venir. Il n'existe aucun emplacement réservé à cet effet.

14. Les mots font le tour d'eux-mêmes bien avant que le poète n'ait eu le temps de faire le tour d'un mot.

15. L'imaginaire habite le poète. Le poète s'assied là où son corps lui commande : l'écoute est le seul acte authentique.

16. Un poète est grand parce qu'il est clair. Et plus il est clair, plus les chemins qui mènent à lui sont divers et féconds.

17. Le doute est autant un risque qu'une planche de salut. Entre le gouffre et la terre ferme, le poète est incapable de choisir.

18. Celui qui croit maîtriser la langue n'est qu'un académicien. S'il se fait poète, c'est en se dépossédant de son savoir. La rébellion doit être son fait.

Série 4

1. L'unité emplit notre être. Ce qui nous échoit s'accomplit en fonction de notre propre rythme mais également avec l'ample ballant du monde. Notre parole est solitaire et unique mais son mouvement est multiple. Le désordre autant que l'ordre donnent à l'être sa dimension universelle. Tout conspire à faire de nous le mime et le créateur de notre existence.

2. Si désormais l'on dit que l'ailleurs n'a plus d'empreinte philosophique ni théologique, l'esprit pauvre et abstrait croit encore à ce malentendu de l'au-delà. La poésie appelle les consciences à retrouver la virginité de la nature. Celle de l'homme et des choses. Son concept est terrestre.

3. Une œuvre parle lorsqu'elle met en mouvement le lecteur, quand les mots qui sont posés sur la page donnent à franchir un espace su par lui mais jusqu'alors inconnu.

4. Les gens pensent qu'écrire de la poésie, c'est effectuer une introspection, une analyse de soi-même. Si le poète travaille à l'intérieur de son champ, c'est autant avec sa terre qu'avec celle des autres ; ce qu'il fait pousser ne lui appartient même pas !

5. Les nouveaux guides de la civilisation sont l'acteur, le chanteur, le mannequin, le sportif. La règle de l'éphémère sert de mesure. La parole a été rabaissée au rang du balbutiement, de l'injonction,

de la guimauve ; les hommes ont perdu le sens de leurs désirs, de leur destin. Il ne reste plus rien qu'une parodie de la vie offerte par des bailleurs du superficiel.

6. La religion est un état décadent. Elle pousse l'homme hors de lui, alors que tout est en lui.

7. Seuls quelques livres comptent dans une existence. Il faut avoir la chance de les rencontrer. Quant à savoir comment les reconnaître, la question ne se pose pas. C'est d'une telle évidence qu'ils vous habitent sans que vous le sachiez.

8. Qu'y a-t-il de commun entre le spectateur et l'écrivain ? La solitude. Mais tandis que le premier reste en état de léthargie, le second avance vers la vie. Comment expliquer cette inexplicable absence de volonté de participer à la vie chez certains ? La désillusion ou l'inconscience.

9. L'oubli est-il un remède au doute ?

10. Les moyens techniques et même les possibilités de prolifération des textes n'ont pas donné à la poésie ce souffle d'émancipation que certains espéraient. Elle n'est pas faite pour ça. Toute proportion gardée, les rimailleurs, les décharnés du langage, les trompettistes du naturel, les miraculés du verbe, les réfrigérés du sens, les apocalyptiques du vers ne sont pas plus nombreux qu'hier mais sont de faux poètes, qui abusent de leurs relations, de leur argent, de leur pouvoir, de leur orgueil et de leur vanité, pour occulter la véritable poésie.

11. Dans ce monde où le bruit est partout, comment le poème qui est l'œuvre du silence peut-il être entendu ? La conspiration qui l'entoure depuis des siècles ne l'empêche pas de continuer à vivre. Lorsque le silence se fera sur terre, les hommes n'auront plus besoin du poème. Ils seront authentiques.

12. De la cité, la poésie fait l'amère expérience. Elle est mise à l'écart. Pourtant sa dimension est autant verticale qu'horizontale. L'espace qu'elle couvre ne se mesure pas. L'homme a besoin de cette dimension dans laquelle il réside sans le savoir.

13. Les mathématiques nous ont aidés à comprendre certains mécanismes de l'univers. Avons-nous pour autant changé le cours de notre existence ? L'humain met en jeu arbitrairement une somme qu'il ne possède pas lui-même mais que tous ont contribué à lui donner. Cette somme n'a rien à voir avec aucune des valeurs que la société actuelle propose. Elle est à la fois historique et intemporelle. L'homme se guide par rapport à des références externes alors qu'il est ignorant de sa propre équation !

14. Dans ce contexte intellectuel, réduit à l'appétit commercial, à la démangeaison médiatique, la langue sert d'alibi autant pour des causes guerrières que pour des élucubrations littéraires. Plutôt que de conserver cette parole vivante, on la réduit à une peau de chagrin !

15. Continuer d'écrire n'est pas vain, l'homme aura toujours besoin de poésie.

16. Ce que l'on peut dire de la poésie, on ne peut l'entendre de toute création; encore moins du cinéma, de la chanson ou plus négligemment de la mode. Ceux-ci n'appartiennent à aucun lieu, ni à aucun espace, ils sont l'alibi de la bourgeoisie pour entretenir un rêve et une émotion si lisses que la pensée glisse au plus loin de la réalité.

17. La cacophonie a toujours été présente dans le monde des hommes. Combien de voix, de pensées, de cris ont-ils été couverts par elle? Si une seule de ces justes voix, qu'elle ait pour nom Lucrèce ou Épicure, Socrate ou Platon, Héraclite ou Maître Eckhart, Leopardi ou Schopenhauer, Dante ou Hölderlin, ou d'autres encore, avait été entendue, comprise, acceptée, l'univers aurait changé de figure et n'aurait pas tourné à la tragédie qui est la nôtre aujourd'hui! Mais à la cacophonie de l'humain, plus bavard et plus oisif qu'une pie, se sont ajoutés la bestialité et le mercantilisme du bipède que nous sommes. Si la poésie tente toujours d'exister au travers de quelques murmures, c'est bien encore pour essayer de convaincre l'homme qu'une autre vie est possible : celle qui tout en conduisant vers soi-même ne prend forme et corps qu'à travers la vie de l'autre.

18. La religion est anti-poétique. Elle est une imposture mentale. Elle dénonce la réalité qu'annonce la poésie.

Série 5

1. Parler de matérialisme en poésie est tout aussi subjectif et maladroit que de nommer l'indicible. Les mots sont la matière et l'immanence de notre existence. La poésie est la demeure habitable de l'univers.

2. Un mot banal n'existe pas. Tous les mots sont précieux. Certains s'acharnent à les détruire, d'autres plus sournois tentent de les dénuder, voire de les détourner au profit d'une quelconque idéologie. Je suis persuadé que plus qu'hier encore, le poète est nécessaire à la cité.

3. L'humour poétique est un instrument efficace pour dénoncer l'absurdité des hommes. Mais à condition de ne pas l'ériger en système, car tout ce qui est abusif tourne au procédé, tout ce qui est procédé tourne au routinier, ce qui est routinier devient banal, le banal devient informe, et l'informe n'a pas de raison d'être.

4. Dans le regard des autres, tout s'accomplit. Que demeure-t-il aujourd'hui de ce regard ?

5. L'insipidité qui caractérise certains poètes relève de leur incompréhension de la poésie. Au lieu de la mâcher longuement, de la digérer lentement, ils veulent boire, manger, avaler les images, les mots, le langage avec avidité et dégorge des vers comme une crécelle vociférant des sons, sans aucune harmonie des sens. Ils confondent extase et hallucination.

6. Il suffit d'être un peu attentif pour comprendre combien le langage devient obsolète. On dit qu'une langue évolue, s'enrichit au contact des autres. Ce fut vrai et ça pourrait l'être encore. Mais aujourd'hui la langue ne s'enrichit plus, elle se vide. De l'intérieur, elle se vide, au creux d'elle-même, dans ses mots, dans sa source. Ce n'est pas la langue étrangère qui la vide, mais l'homme lui-même. Il la décharne, la sclérose, la rend illusoire et passe-par-tout. Bientôt on ne saura plus que le mot faim appelle la nourriture, parce qu'on aura oublié que certains meurent faute d'avoir préservé le langage.

7. Je crois que l'émotion rencontrée dans maints et maints poèmes d'aujourd'hui est non plus celle qui met en avant l'être dans sa réalité et sa présence au monde, mais celle qui s'apparente à un fait divers, à la présentation d'une humeur ou d'un mouvement du corps où l'insignifiant devient le doigt majeur de la pensée. Rien n'est rehaussé, ni porté en avant, la poésie comme le poète, mais simplement écrit pour apparaître dans une modernité anecdotique.

8. Il y a souvent un déchirement en soi lorsque le poème enfin se découvre. Combien de fois apparaît-il pur et sans tache pour tant de fois encore humide, balbutiant, incertain quand il n'est pas totalement erroné! ?

9. Le lecteur d'instinct reconnaît son poème à la hauteur de la voix qui l'a émis.

10. Un poème n'est jamais pervers, il est maladroit.

11. Toujours cette interrogation à propos du langage : peut-on le précéder? L'histoire des mots pèse-t-elle plus en nous que notre propre mémoire? Et ce passé qui n'est en fait que l'avenir, le présent toujours émancipé de l'hier, n'apparaissent-ils pas lorsque les mots touchent notre pensée comme l'évidence de leur propre indépendance? Les mots ne nous font-ils pas plus que nous les faisons, ne sommes-nous pas les otages des mots? Ce que je dis ou écris, pense, cela vient-il de moi seul ou bien de la somme de ce que tous les hommes ont dit? Cette somme dont je n'aurais que l'énième décimale dans ma bouche et qu'il me faudra bien écouler malgré tout, malgré le peu que je détiens! Toujours cette somme qui se cumule en nous, fragment par fragment et qu'on restitue âprement, lentement, sourdement, résiduellement. Mon poème est la somme de tous les autres poèmes eux-mêmes compris dans la somme des poèmes à venir.

12. La vérité que détient le poème couvre même le silence entre les marges.

13. La poésie contemporaine n'a pas de caractère spécifique : ici on croit voir une poésie lyrique, c'est une dictée de faits et gestes ; là une poésie formaliste, une récitation de faits et gestes. Quand le monde souffre de conformisme et de stéréotypes, la poésie souffre de confusion.

14. Avant de reconnaître la poésie, le lecteur doit d'abord faire un pas vers lui-même.

15. La voie de la clarté est la plus étroite. On ne peut l'appréhender sans exigence ni détermination.

16. Dans un poème, il n'y a aucune innocence avouée et cependant il n'est que cela.

17. Ce qui importe, ce n'est pas le sujet, mais la manière d'être face à lui.

18. L'incrédulité est le premier signe manifeste d'un lecteur de poésie. Il ne comprend pas parce qu'on lui a ôté le véritable don qui est de voir la réalité devenue, pour lui, celle du travail, de l'école, de la gloire, de la béatification. La seule réalité est celle de l'art, de la poésie en premier lieu, parce qu'elle nous crée en même temps qu'elle se crée elle-même.

19. La qualité principale du poème est le dynamisme. Il est la loi de propagation de la lumière à l'intérieur du corps.

20. Un poème pour être dynamique doit rouler sur lui-même jusqu'à donner à son lecteur l'impression de rouler lui aussi avec le poème.

Série 6

1. Un poète est celui qui parle sans rien prouver. Seuls les mots qu'il utilise forment la preuve.

2. Certains jours, il faudrait s'abstenir d'écrire. Cela éviterait de se voir tel qu'on est : laborieux, ingrat, suffisant, inquiet.

3. Dans les lettres, l'émotion est telle parfois que l'écriture est elle-même émotion. On la sent s'approcher, remuer, sourire, parler, vivre. L'autre est là.

4. La précipitation est le pire des maux. Le fruit doit mûrir et se détacher seul de l'arbre. L'exigence n'est pas dans l'acte même d'écrire mais dans son attente. Là se reconnaît un poète actif.

5. Le jeu de mots n'est pas un jeu sur les mots mais l'un comme l'autre ne satisfont pas à la poésie. Ce qu'ils éclairent, ce ne sont pas les mots, mais l'attirail du pêcheur.

6. Tout le monde s'accorde sur les grands poètes. Plus le temps passe, moins ils sont discutés mais plus ils sont cités.

7. De ce siècle, il ne restera peut-être rien. Rien qu'un désespoir de poète.

8. La lutte est inégale entre les mots et le poète. Les uns voient, l'autre est aveugle. Les uns conspirent, l'autre inspire. A quoi bon lutter ? Mais il y a cette attente, cette écoute, ce combat. Les mots luttent entre eux et l'intuition du poète vient se poser au milieu d'eux, happant, caressant, jointoyant, humant les uns et les autres tandis qu'eux se bousculent pour atteindre la feuille blanche.

9. Le poète n'est jamais plus libre que lorsque le blanc de la feuille lui appartient.

10. Le prélude qui tend à donner naissance au poème n'est ni une danse, ni une parade. Il est l'effort du poète à s'ouvrir, à s'offrir aux mots, sans crucifixion, ni lynchage, mais dans une vigilance intuitive, émotive, imaginative. L'être s'absente derrière le langage non pour laisser son action se dérouler sans lui, mais pour que la sève naturelle et inaltérable coule hors de lui. Il est ce canal aux digues sans cesse remises à niveau pour que, jusqu'au poème, mer de toutes les substances, s'écoulent les mots, ceux-là seuls nécessaires et uniques à chaque fois.

11. Ce n'est pas le poète qui demeure vivant, mais les mots toujours réactivés par notre bouche et nos sens.

12. De ses faiblesses, le poète doit garder l'usufruit. C'est à travers elles qu'il prend conscience du monde.

13. Un poème reconnaît toujours son auteur.

14. Le corps ne répond jamais de rien, il ouvre simplement des cases aux plus attentifs d'entre nous. Ceux-là sont poètes.

15. Chaque mot porte en lui tout le poids de l'histoire de l'humanité, que chacun d'entre nous, sur ses frêles épaules, ne pourrait supporter. Ne plus entendre les mots, c'est rompre avec soi-même ! Abandonner les mots, c'est se donner la mort ! Ne plus parler, c'est tirer l'humanité vers les abysses ! Le poète est le seul, non qui connaisse tous les mots et leur histoire, notre histoire, mais qui relie l'être à son passé et par là même l'entraîne vers l'avenir.

16. La seule chose qui relie le poème à son auteur, c'est l'absence. Il est toujours face à lui, la main tendue, avant de l'écrire, jamais après.

Série 7

1. La chute d'un poème ne résulte pas d'un choix établi mais d'un accord tacite entre l'auteur et les mots. L'acharnement thérapeutique ne peut conduire qu'au dessèchement.

2. Un poème réussi est un poème qui va boitant avec d'immenses foulées.

3. Ce qui donne du sens au poème ce n'est pas l'intellect qui le trouve, encore moins le fluide que nous transmettraient les mots, mais le désir de l'être de se rapprocher de la réalité.

4. La poésie contient tout ce que l'homme cherche, en premier lieu sa liberté. Celle-ci est à la fois celle des mots et du poème et celle de l'identité de l'être. Elle seule est la véritable révélation. Tout pouvoir serait fou de la laisser se développer, il préfère la répudier, l'isoler, la bannir des écoles, lui interdire l'accès aux lieux publics, exercer sur elle une censure sournoise et insidieuse. Mais que l'individu, si prompt à ployer l'échine et à s'associer au pire des hommes, soit tout à coup contraint par les faits, par la fuite, par l'horreur ou la maladie à n'avoir plus que son propre corps pour espace, alors il a un seul recours : la poésie.

5. Rien ne saurait s'écrire sans ce don de l'altérité. La vie comme le poème n'ont de sens et de signification que dans la voix et le regard de l'autre.

6. Le lyrisme n'est ni plus ni moins que l'affaire du

lecteur. Ce que le poète possède en propre, c'est son intimité verbale; dès que le poème se dégage de lui, il oublie les mots qui lui faisaient face.

7. L'orage ne vient jamais seul. Il est toujours accompagné de vent, de pluie, de foudre. On lit de plus en plus de poèmes qui viennent seuls, sans émotion, sens, ni histoire.

8. L'important nous échappe toujours, par peur ou par précipitation. Le poème ne donne pas tout à voir, mais ce qu'il dit, énonce l'essentiel.

9. Ce qui fait l'universalité d'un poème, ce sont les mots disant à la fois le passé, le présent et l'avenir.

10. L'écriture est une dépendance. Le poème est demeure.

11. Le poème ne dit rien du sang, de la chair, ou des os. Il ne dit pas plus d'un état ou d'un autre. Il ne dit rien de tout cela, il dit en même temps ce qu'est le sang, la chair ou les os; ces parties organiques dont on croit qu'elles sont faussement inaptes à susciter la pensée. Ces traits humains animent le corps et c'est d'eux seuls que vient le poème, car c'est sur eux seuls que les mots prennent pied en force et en vérité.

12. Écrire, c'est posséder et non être possédé.

13. L'universalité du poème est la même que celle de la nature; suivant la latitude, le regard percevra ou non la beauté du paysage et le lecteur conversera avec les mots à sa manière d'être face au poème.

14. L'expérience n'ouvre pas toutes les portes du poème, car il s'appuie sur les trois faces du temps.

15. La porte est multiple mais celle qui s'ouvre annonce la clarté. Clarté n'est pas ce que l'on nomme lumière car rien n'est plus étrange et inquiétant que le poème, mais la ressemblance entre nous et les mots. L'attirance entre l'être et la matière.

16. Le poème n'est jamais clos, il demeure visible quelque soit l'angle. Le regard qui le touche le fait tourner sur lui-même comme une toupie émancipant ses couleurs.

17. Nul n'écrit suivant un plan prédéterminé, seule la tension du corps indique le mouvement.

Série 8

1. L'exil de la poésie est un mythe. Elle est seulement coupable de liberté.

2. Un des paradoxes de la poésie : endormissement et projection !

3. Rien de ce qui s'écrit sur la poésie ne contient de vérités. La vérité appartient au lecteur.

4. La poésie peut-elle être « en avant » ? Si elle était derrière quel effet aurait-elle sur nous ? Son pas est naturel et va de concert avec le monde. Certains ont cru qu'être « en avant » consistait à produire des choses soi-disant modernes, post avant-gardistes... Ils n'ont pas compris ce qu'était la poésie. Si j'écris un poème, je suis en avant. Si tel n'est pas le cas, c'est que je suis en arrière et que ce qui est écrit n'est pas poème. L'acte d'écrire désigne le « en avant », mais ne le signifie pas.

5. La poésie ne dit jamais rien d'autre que ce qu'elle a toujours dit. Seul l'angle d'attaque du poète diffère !

6. La poésie n'a ni serrure, ni charnière. Pour la saisir, les mains nues suffisent !

7. La poésie n'est pas un jeu ou une excursion. Aucune méthode, même audacieuse, n'est suffisamment adroite ou clairvoyante pour ouvrir une brèche dans laquelle s'engouffreraient tous les poètes. Face au papier blanc, il y a la solitude.

8. La poésie n'est pas le lieu de la solitude. Elle est le silence et la voix du monde.

9. La véritable parole est poétique.

10. La poésie est inscrite dans toutes les attitudes, dans tous les regards, mais pour apercevoir un simple de ses reflets l'être doit s'effacer devant le mot.

11. La poésie est une perfection qu'il est impossible de regarder à l'œil nu. Ce sont les mots qui tiennent le miroir au fond de chacun de nous.

12. La poésie n'a pas de nom, elle les assume tous.

13. La poésie ne porte la parole d'aucune créature qu'elle soit terrestre ou non. Ce qui la différencie des autres manifestations artistiques, c'est son goût pour la matière, car c'est d'elle seule que naît le mot.

14. A vouloir trop dire, on ne dit rien! A ne rien dire, on ne sait plus que dire! La poésie parle tout en se taisant.

15. La poésie est intuition et imagination. L'intuition précède le fait, l'imagination le recueille. La poésie le révèle.

16. La poésie ne conquiert ni espace, ni commerce. Elle fait sienne autant la misère que la richesse. Ce qui la rend nécessaire, ce n'est pas la vérité qu'elle inspire, mais l'onde qu'elle émet sur les esprits les plus divers. Sa finalité n'est pas de combattre, ni de

s'opposer. Elle est de montrer. Le doute qu'elle recèle est le même qui habite l'homme. Parfois leurs chemins se croisent et l'homme avance. Quand il s'en écarte, il recule. Une civilisation meurt au fur et à mesure que le chemin de la poésie s'écarte du sien.

17. La poésie a toujours déjoué les pièges de la morale. C'est pour cela qu'elle est en perpétuelle révolution.

18. Si parler veut dire émettre des sons, la poésie ne parle pas. Si chanter veut dire émettre des notes, la poésie ne chante pas. Si écrire veut dire émettre des signes, la poésie n'écrit pas. Elle ne parle, chante et écrit que lorsqu'elle est tout cela à la fois.

19. La poésie ne confie aucun secret. Tout ce qu'elle dit existe déjà. Elle oriente le regard vers le lieu où sa voix est attirée.

L'auteur remercie très amicalement les revues, associations qui ont publié tout ou partie, sous cette forme ou une autre, ces poèmes et petites proses : *Clapàs**, *L'Écrit*, *Décharge*, *A l'Index*, *Comme ça et Autrement*, *Comme si...*, *Écrits vains*.

* avec une présentation d'Élisabeth CLÉMENT.



JEAN-MICHEL BONGIRAUD

LE LIVRE DES SILENCES

Jean-Michel Bongiraud

Le livre
des silences

Entre! Viens t'asseoir.
Tu t'appelles Bongiraud.
Ton profil est serein.
Tes mains sont sévères.
La parole les soutient.
Au fond de la pièce, tu vois :
une table, une assiette en émail.
L'ébauche de ton travail.

Tu souffres sans douleur.
Quelque chose d'intangible.
Tu es sans masque.
De ton être tu es l'interprète.
A polir la pierre tes pieds s'usent.
En silence tu bois. Manges.

Es-tu dehors ou dedans?
Ta pensée monte en colimaçon.
Tu n'entends rien au travers des lattes.
Tout vient de toi.

Né en 1955, Jean-Michel Bongiraud habite dans le Jura où il anime la revue *Parterre Verbal* depuis 1992. Il a publié plusieurs recueils et collabore à différentes publications.

ISBN 2-914227-21-3
www.editinter.net
78 F / 11,89 €

9  782914 227216

